

HOMMAGE A MAHMOUD DARWICH PAR ELIAS KHOURY

Je ne sais pas comment parler de poésie ni de poètes, puisque d'habitude ils parlent pour nous. Surtout quand il s'agit de Mahmoud Darwish, mon poète personnel. Al Kalil Bin Ahmad nous dira, à raison, que les poètes sont les princes de la parole, car ils intensifient et modifient notre langage à un point tel qu'après les avoir lus, il nous faut revoir notre connaissance du sens des mots. C'est pourquoi, mieux vaut faire silence quand ils parlent. Ce soir, Darwish va nous parler, aussi écoutons-le plutôt que d'essayer de parler de lui, avec le risque que tout ce que je dirai sera à peu près faux.

Mon courage de parler face à vous et à lui vient d'une autre coutume. Une coutume toute personnelle que j'ai développée depuis plus de 35 ans quand quelque chose comme une amitié est née entre moi et le poète. J'ai emprunté l'idée à une ancienne tradition africaine selon laquelle un individu peut se choisir un dieu personnel qu'il gardera avec lui. Il peut exprimer sa colère, sa tristesse et sa révolte au dieu de son choix. Cette idée semblait très belle et efficace, car elle peut nous libérer du despotisme des dieux. Mais comme je ne suis pas croyant, il m'était impossible de pratiquer cette merveilleuse spiritualité.

A la place d'un dieu, j'ai donc décidé d'avoir mon poète personnel. Je me suis dit que ce serait une excellente façon de rester en contact avec les transformations métaphoriques de mon âme. C'est ainsi que Mahmoud Darwish est devenu mon poète personnel. Il ne le savait pas jusque 4 jours avant sa mort, quand il m'a demandé de Huston au Texas, ce que je pensais de son poème 'Le Lanceur de Dés' et que je lui répondis qu'il écrit comme les poètes parce qu'il est le poète. Je faisais allusion au grand poète abbasside Abul Alaa al Maarri. Dans sa critique littéraire, Maarri répertorie tous les noms de poètes, jusqu'à son contemporain, Abu at Tayyib al Mutanabbi, le plus grand des poètes arabes, qu'il appelle simplement Le Poète, avec l'article défini.

Parce que Darwish était et sera toujours mon poète personnel, j'ai développé ma manière de le lire, quitte à me disputer avec lui et sa poésie, et à intégrer ses textes à mon expérience personnelle.

Le problème des poètes est de savoir qui parle à travers eux. Cette question a rendu fous bien des poètes arabes classiques. Ils se comportaient comme des prophètes et ils voulaient le pouvoir. Mon poète était différent, il savait qu'il avait deux muses, le pays et l'amour, et que la poésie a le pouvoir de créer le langage de la vulnérabilité et d'inventer l'espace de l'imagination. Mon poète était timide: même dans sa poésie de la maturité quand il pouvait emprunter le cheval d'Oumrou'u al kaiss, s'approprier Al Mountanaby et écrire

l'histoire de la tragédie palestinienne, il continuait à être l'enfant d'un paysan palestinien, et la voix de la quête humaine de l'amour et de la dignité.

Mon poète jouait avec la mort, et quand il eut gagné la bataille par l'écriture, il mourut. Quelle bataille est-ce donc là? On gagne pour perdre, et quand on perd on devient part du livre éternel de la poésie?

Je n'aime pas accompagner mon poète à travers la mort qui nous parle à texte ouvert. Je préfère le garder avec moi et respirer la douceur des fleurs de citronnier dans la musique de sa poésie et l'eau qui atténuait ses mots, voyageant avec lui vers sa/ma Palestine, un pays recréé par les mots.

Il y a trois ans, à Mantoue, en Italie, j'ai essayé de lui dire qu'il était mon poète personnel, mais il ne m'a pas pris au sérieux. Nous participions à une discussion à propos de nos oeuvres littéraires. Mahmoud Darwish était venu présenter Mural. Pour adoucir la mélancolie, j'ai dit qu'au cours de ma jeunesse, j'avais beaucoup appris sa poésie par coeur pour des raisons pratiques, car je l'utilisais pour séduire les filles et cette méthode rencontrait un certain succès. Je n'ai pas dit alors que je connais toujours sa poésie par coeur, pour les mêmes raisons et pour d'autres aussi, qui ont à voir avec les vies des personnages de mes propres romans, car je ne peux imaginer mes personnages sans la poésie qui leur permet de supporter la vie. L'auditoire a ri, puis Darwish a demandé au public de ne pas me croire, puisque nous étions de la même génération.

Cette même nuit, Melia, l'héroïne de mon roman 'Comme si elle dormait', qui se déroule à Nazareth en 1947, m'est apparue en rêve. Melia dit à son époux Mansour: 'Demain, mon chéri, quand il y aura 50 ans qu'un grand Poète est né dans ce pays, vous saurez tous que vous ne gagnerez pas la guerre, si ce n'est par le Verbe qui est plus fort que les armes'.

Melia, le Poète est venu et il est mort samedi 9 août 2008. Ont-ils découvert ce que tu voulais qu'ils sachent?

Elias Khoury